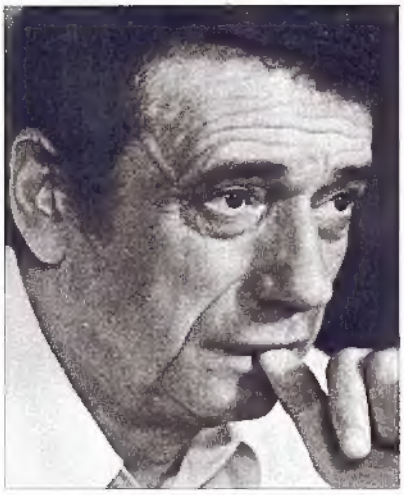
EURO CINEMA

périodique mensuel - n. 4 - 15 novembre 1972 - P. 6.50 F.F.

Le rendez-vous des vedettes

LES RÊVES SENSUELS de FLORINDA BOLKAN



IVES MONTAND
dans « César et Rosalie » (page 8)

ROMY SCHNEIDER
(page 50)

EURO CINÉMA N° 4

TOUTE L'ACTUALITÉ DU 7ème ART

(parait le 15 de chaque mois)

Directeur de la Publication
Georges HEMERET

●

Rédaction-Administration
Editions et Publications

Du Sénart
13 Avenue de la République
EVRY-91

●

Rédacteur en Chef
Georges Léonard

Sécrétaires de Rédaction
John Alexander RYAN
Henri RODE
Delmer JONES
Javier DURAN
Françoise APPEL
Janine FREYDEFONT

Conseiller Technique
Roland LESAFFRE

●

Distribution N.M.P.P.

IMPRIMÉ EN ITALIE

sommaire

	Page
Editorial: **Chabrol à bout portant** .	3
Flashescinéma	6
Etonnant comédien: **Yves Montand** .	8
Merci Monsieur p...	14
Le retour d'Elsa	20
La conquête de la Planète des singes	24
Une grande dame: **Alida Valli** . .	30
La lutte des générations **Peter Fonda**	42
Helmut Berger et Françoise Fabian **« Les Voraces »** de Gobbi	46
Ludwig, le dernier **Visconti** . . .	48
L'amour est aveugle; Mais **« Libres sont les papillons »**	52
Les rêves sensuels de **Florinda Bolkan**	62

UNE STAR INTERNATIONALE
(page 20)

REIKO IKE
une perle de l'Orient

EURO-CINEMA N. 4 - Novembre 1972 - Edité par la Sté d'Editions et Publications du SÉNART, administration et siège social: 13 avenue de la République EVRY 91 - SARL au cap. de 20.000 Fr - R.C. Corbeil 27-B-247. Imprimé en Italie par ROTOPRESS Milan, Composition FOTOCOMPOS. Distribué en France par N.M.P.P. Dépôt légal N. 38130 - 4ème trimestre 1972. Com. Par. 53062. Cette publication est dégagée de toute obligation publicitaire. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. La reproduction des textes pour tous pays doit faire l'objet d'un accord préalable avec l'administration.

FLASHESCINÉMA

par Janine Freydefont

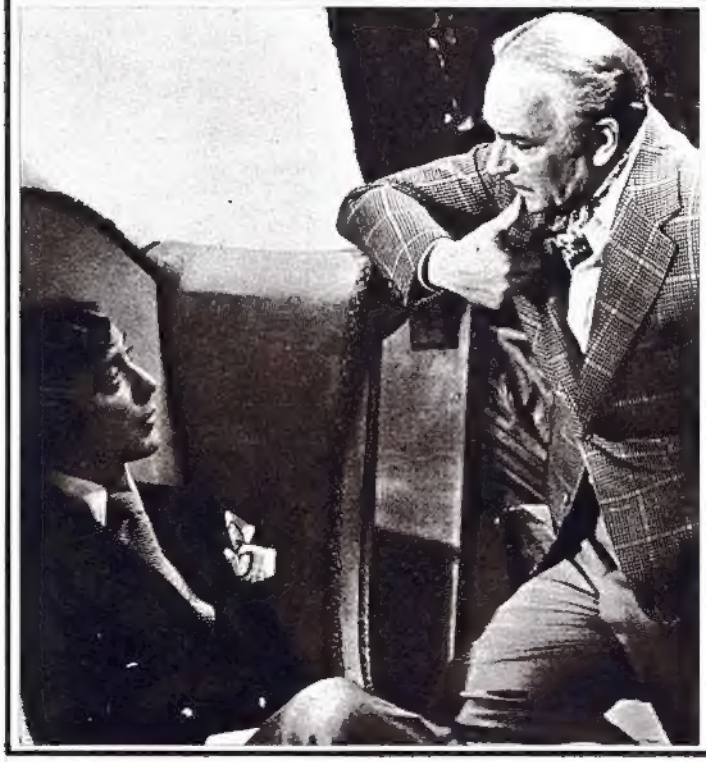
LAURA ANTONELLI: à cheval entre Rome et Paris

Laura Antonelli présente cette originalité: alors qu'un grand nombre de vedettes étrangères trouvent en Italie le chemin de Damas, c'est en France qu'elle établit solidement sa carrière. Nous l'avons vue dans « **Sans Mobile apparent** », de Philippe Labro, puis dans « **Docteur Popaul** » de Claude Chabrol, où elle joue la redoutable soeur de Mia Farrow et la maîtresse de Jean-Paul Belmondo. Laura se sait belle: elle n'a donc, vous le constatez, aucun « mobile apparent » non plus à se montrer dans le plus simble appareil.

ERWAN

MARIE PIERRE CASTEL

« Je serai vedette, à part entrére nous a-t-elle déclarées ». Vous l'avez déjà vu dans un petit rôle du film de Jean Rollin « Réquiem pour un vampire ». Tous les espoirs lui sont permis le cinéma ne manque-t-il pas de jeunesse?



CAINE ET SIR LAURENCE OLIVIER: DEUX MONSTRES SACRÉS

Etre reconnu « monstre sacré », en France comme en Angleterre, n'est pas chose aisée. Pourtant, c'est ce que l'on dira de Laurence Olivier et de Michael Caine quand sortira leur dernier film « Sleuth », d'Anthony Shaffer. Si Laurence Olivier nous a habitués à de grandes performances, on savait moins que Caine, malgré son grand talent, était capable de l'égaler. D'abord, dans ce film, leur caractère, leur génération s'opposent. Et cela menaçait, jusque sur le set, de produire entre eux des étincelles. Aujourd'hui, Anthony Shaffer respire: ses deux acteurs ont fini par lier un pacte d'amitié. Et tous deux, dans « Sleuth », sont aussi étonnants l'un que l'autre.

FLASHESCINÉMA

par Janine Freydefont

Susan sait dire non.

SUSAN ET LES MALÉFICES

Susan Hampshire, dont nous vous parlons d'autre part dans ce numéro, est, plus qu'une autre actrice, soumise à d'étranges avatars et métamorphoses dans ses films. L'épouse anglaise du réalisateur Pierre Granier-Deferre, dans « Malpertuis », est une déesse au masques divers, prisonnière de l'enfer des dieux. Dans « The Sea Nor The Sand », qu'elle achève, elle a un double, bien réel cette fois, mais qui lui joue des tours: c'est Marcia Fox. (Marcia, qui apparaît précisément dans « Malpertuis »). Comme Susan, dans « The Sea Nor The Sand » doit se montrer nue, elle a demandé à Marcia de la doubler. Celle-ci n'a pas dit non. Mais les spectateurs se demanderont évidemment, tant est parfait le trucage, où commence et où finit la vraie nudité de Susan. O maléfices de l'écran!

La fausse Susan.

Marcia Fox fit une apparition dans « Malpertuis ».

LIVRES DE CINEMA

● **TOUT LE MONDE IL EST BEAU, TOUT LE MONDE IL EST GENTIL**, par Jean Yanne et Gérard Sire (Seghers-Laffont). Récit adapté par les auteurs mêmes d'un film à succès.

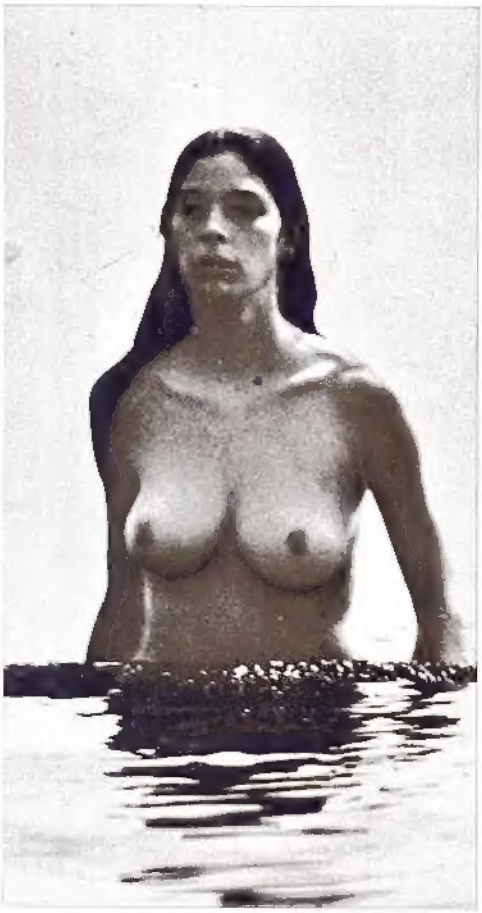
● **EGLANTINE**, par Jean-Claude Brialy (Seghers-Laffont). Félicien Marceau a préfacé le charmant récit de Brialy.

● **LA SOCIETE FRANÇAISE A TRAVERS LE CINEMA**, par René Prédal (Armand-Colin). C'est la première fois qu'une étude d'une période passée (1914-1945) est tentée à travers les films réalisés à cette même époque. L'essai de René Prédal, chargé de cours à l'Université de Nice, est convaincant, il ouvre des voies nouvelles au sociologue. René Prédal, nous avons déjà eu l'occasion de le constater, est l'historien de cinéma le plus doué de la nouvelle Ecole.

● **LA VIE QUOTIDIENNE A HOLLYWOOD** (1915-1935), par Charles Ford (Hachette). Joignant à son talent de chroniqueur une solide érudition d'historien, Charles Ford nous présente une étude clinique de la vie de ce qui fut le Paradis du Cinéma Mondial. Pittoresque et brillant.

Phyllis Major intéressante

Tous les spectateurs ont remarqué, dans « Il était une fois un flic », une fille particulièrement belle: Phyllis Major. Bien qu'elle ait un personnage secondaire et plutôt tragique. En effet, elle y incarne une cover-girl qui, chez elle, se bronze tranquillement à la lumière artificielle, alors que le drame se prépare. Un drame que ne pourra lui épargner le commissaire de police que personnifie Michel Constantin. En effet, avant qu'il ne puisse intervenir, Phyllis Major est « descendue » par des truands qui se cachent dans l'immeuble d'en face. Mort prématurée fort regrettée par le public masculin.



PAULA PRITCHETT À L'EST

Il est rare qu'une vedette américaine travaille dans un pays de l'Est. C'est pourtant ce qui est arrivé pour Paula Pritchett, héroïne du dernier film du réalisateur tchécoslovaque Jan Kadar. Là, Paula incarne une mystérieuse naïade, qui tournera la tête d'un rude pêcheur. Paula, on le constate ici, fait merveille dans les scènes aquatiques. Elle est, dit-on, à faire mourir d'envie le souvenir d'Esther Williams. On dit aussi, ce qui est plus juste, que la beauté de Paula Pritchett rappelle étrangement celle de Rossana Podestà dans « La Red », film qui la rendit aussitôt célèbre.

UN FILM DISTRIBUÉ PAR C.I.C.

Cesar et Rosalie

« César et Rosalie » nous révèle une Romy Schneider toute en nuances, drôle et sensible, meilleure comédienne que jamais.

Romy Schneider

Cesar et Rosalie

Un film de Claude Sautet
Production Fildebroc d'après
un scénario de Jean-Loup Dabadie
et Claude Sautet
avec Yves Montand
Romy Schneider, Sami Frey
Bernard Le Coq
Umberto Orsini
Eva Maria Meineke
Gisella Hahn
Henri-Jacques Huet
Isabelle Huppert, Carlo Nell

Yves Montand disait un jour: « L'expérience n'a pas mâché ses coups pour me façonner. Elle m'a donné une solidité et un bon sens très actif. Là-dessous, les trésors du coeur sont à l'abri. Je ne suis pas près de me laisser embringuer dans les aventures factices et emberlificotées que conduisent sans chaleur des messieurs-dames dont la supériorité n'est reconnue que d'eux seuls. Il y a du ridicule à se donner du demi-dieu ».

Montand, en effet, est un acteur de **bon sens,** qui ajoute son équilibre au film où il paraît. Il n'en reste pas moins qu'il peut jouer les poètes, les fantaisistes, toujours dans sa note un peu grave, comme il l'a prouvé notamment dans « Le Milliardaire » avec Marilyn Monroe, dans « Melinda », avec Barbra Streisand, ou dans « Le Diable par la Queue » avec Madeleine Renaud. Il adore la comédie, l'humour discret et efficient qui convient à son tempérament chaleureux et velouté à la fois. Il le prouve de nouveau dans « César et Rosalie ».

— César, dit Montand, est un type pas comme les autres. Il casse des choses incassables et les revend très cher « à des gouvernements », comme il dit. Il a trois énormes

Rosalie

Romy Schneider et César, dans le nouveau film de Claude Sautet pourraient être parfaitement heureux si... la vie n'était pas faite pour le bonheur tel qu'on l'imagine trop souvent!

Cesar et Rosalie

MONTAND: UN ENFANT DE 48 ANS

frères. Ils sont associés, mais César est le chef. Ils achètent des autos, des bateaux. Il les revend hors d'Europe. César gagne des sommes folles. Ce dont il est très fier. Mais voilà: le défaut dans l'armure de César, le point par où il reste terriblement humain, c'est Rosalie. Rosalie rend davantage poète cet enfant de 48 ans.

CÉSAR: UN HOMME TERRIFIANT... A SA FAÇON

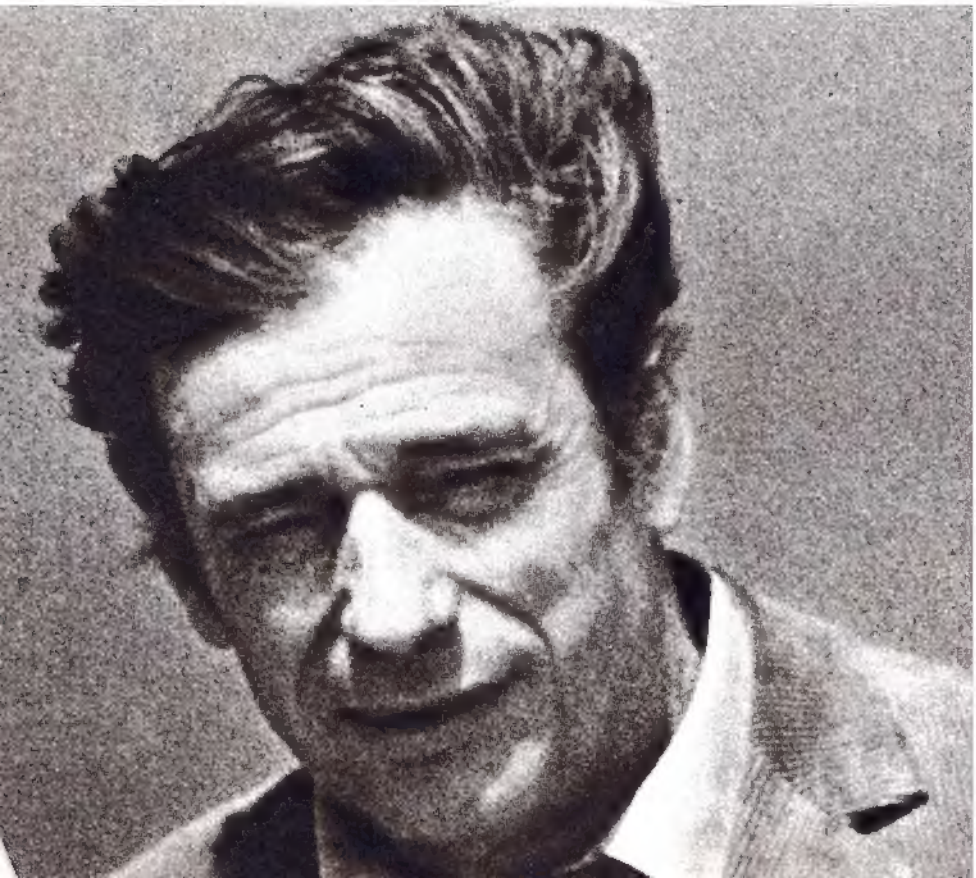
Tout irait bien, ou à peu près bien, entre Montand-César et Rosalie-Romy Schneider, s'il n'y avait David-Sami Frey qui l'aime aussi. Quand il se persuade de cela, César (qui craint de perdre Rosalie) veut tout casser, tout brûler chez son rival. Résultat: Rosalie le quitte et part avec le jeune homme. Les voilà à Sète, dans un doux paysage provençal. David et Rosalie, là, vivront-ils heureux? Non, il y a César. Il arrive un jour sur la plage, où les amants déjeunaient après la baignade. Un César pas rasé, misérable, pitoyable, l'air tragique — qui leur demande pardon! Rosalie, émue, s'est mise à grelotter. Et David sait déjà ce qui se passera: le soir même, c'est lui qui rentrera seul à Paris. Montand donne ainsi une idée de son personnage:

— César, à vrai dire, est un homme terrifiant. Pourquoi? Parce que, lorsqu'on le croit abandonné, défait, annulé, c'est alors qu'il est redoutable: on a envie de prendre dans ses bras cette espèce de grand tricheur, menteur, casseur. Et Rosalie, de nouveau, est prise au piège de sa tendresse...

Il semble bien que le trio César-Rosalie-David ne puisse longtemps de séparer. Car César lui-même vient chercher son rival, pour qu'il vive avec lui et la jeune femme, qui ne peut l'oublier. Les jours qui suivront, Rosalie dormira seule avec sa fille, dans une chambre donnant sur le large. Il ne semble plus être question d'amour entre elle et César ni entre elle et David. Il s'agit simplement, pour nos trois amoureux, de goûter le soleil, la mer, le mistral. Pendant leurs loisirs, César et David pêchent. Rosalie se pique un jour de cette amitié qui l'oublie, et part pour Paris.

POUR ROSALIE ET CÉSAR, C'EST « NI AVEC TOI NI SANS TOI » MAIS C'EST QUAND MÊME: « TOUJOURS AVEC TOI... »

Qu'adviendra-t-il de ce singulier ménage à trois, maintenant tronqué? Il existe sans doute, entre Rosalie et César, une entente mystérieuse, poétique, puisée au plus profond d'une compréhension affective, que rien ne détruira jamais. Cependant, le film de Claude Sautet contient une part de suspense sentimental, sur laquelle jouent avec beaucoup de conviction les interprètes. Qui gardera Rosalie, de César on de David? Dans un rôle qui lui va comme un gant, Romy Schneider est infiniment persuasive: Claude Sautet (qui la dirigea déjà, on le sait, dans « Les Choses de la Vie » et « Max et les Ferrailleurs ») tire le meilleur parti de ses dons d'actrice, en faisant ressortir le côté intuitif et lumineux de son jeu. Sami Frey, entre elle et Montand, montre une intelligence sensible.



Dans l'existence de Rosalie, il y a un autre homme, — David, — dont elle se sépare difficilement: Sami Frey. Au fond, pour César, Rosalie et David, le bonheur, le vrai, le moins compliqué, serait peut-être de vivre ensemble sur cette plage provençale, proche de Sète...

L'amitié de David et de César finit par agacer Rosalie: elle les quitte pour s'installer à Grenoble avec sa fille. Mais César pourra-t-il vivre sans Rosalie?

Montand lui-même est, à la fois, d'une exubérance méridionale, — son personnage aurait pu être joué par Raimu dans la force de l'âge, — et d'une délicatesse soudaine. « César et Rosalie » montre la vie en liberté, et dit combien nos passions, même lorsqu'elles ont de capricieux détours, gardent une base solide; que l'amour, l'amitié, ça existe — bien souvent d'une façon indissoluble.

— Pourquoi Rosalie aime-t-elle César malgré tout? Malgré son côté « impossible », ses rodomontades, son côté comédien? A-t-on demandé à Montand.

— Parce qu'elle sait, au fond, qu'il sera toujours là, quand le reste du monde s'écroulera. Rosalie aime César parce qu'il est rassurant, parce qu'il s'occupe d'elle, de sa famille (une petite fille à elle, une mère, cent quinze soeurs, beaux-frères et neveux) et surtout parce que si elle décide qu'une chose doit être faite, César fait cette chose-là. Alors Rosalie l'aime et le trouve beau. Et puis, l'amour de César lui semble irrésistible: elle est amoureuse de l'amour qu'il a pour elle, du soleil qu'elle est pour lui.

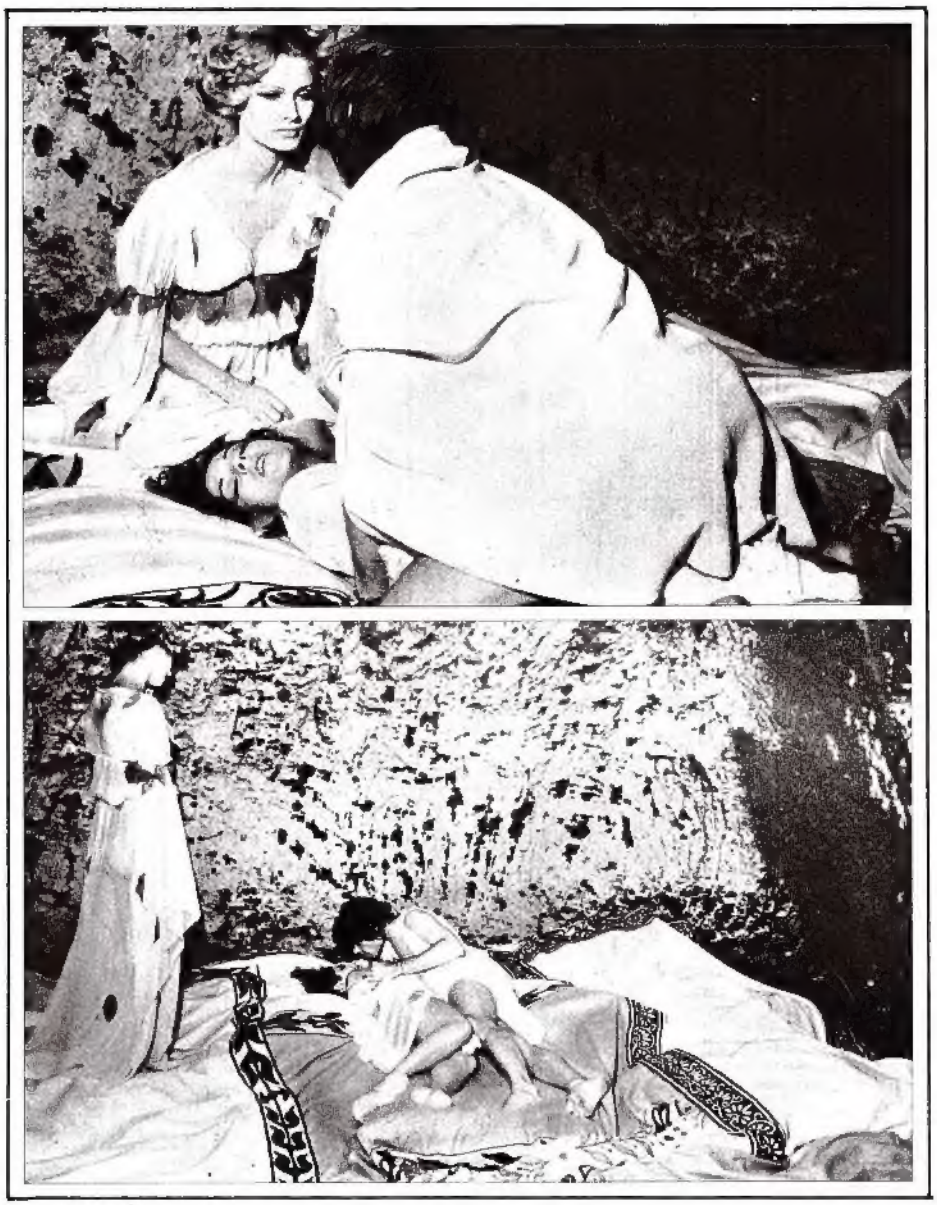
Montand écrivit un jour: « La vie est toujours un labyrinthe où les occasions de faire fausse route ne manquent pas. Elle est bourrée de carrefours de choix. Le moindre "si" taquine joliment la belle notion de destin... ». Mais, ajoute-t-il, comme s'il s'agissait d'une pierre de touche pour tout comédien, il y a le public et son estime, qu'il faut conquérir sans cesse, pour être digne de paraître devant lui.

Avec « César et Rosalie », Montand, quoi qu'il en soit, prouve qu'il a pris la bonne voie: celle où il s'était juré de tenir, le plus honnêtement possible, dès le début de sa carrière, en gardant tout chauds les « trésors du coeur », lui le petit italien de Marseille que ses copains d'enfance traitaient de « sale Macaroni ».

H. R.

SAMY FREY et YVES MONTAND

Yves Montand a, dans le nouveau Claude Sautet, un personnage digne de la légende méridionale. Un rôle qu'aurait réussi le grand Raimu. César est à la fois sincère et comédien, violent et fleur bleue. Un type impossible au coeur d'or... Claude Sautet peint avec esprit, humour et tendresse, le petit monde chaleureux de ses personnages, réunis ici sous le blason: « Amicis Amica ».



Un film de Mauro Stefani
avec:
Hiram Keller
Evelyn Stewart
Antonella Stanti

Les divertissements érotico-classiques continuent d'être en grande faveur dans les studios italiens. Nous avons eu droit ainsi à deux « Satyricon », l'un, de Fellini, excellent; l'autre moins valable, certes. Et voici que Pétrone, l'Arbitre des Elégances de la Décadence romaine, continue d'inspirer les cinéastes de Cinecittà. Il est vrai que Pétrone, tout comme Néron, a vécu dans la Botte italienne, dont son esprit plein d'humour et d'érotisme solaire est comme l'émanation. Aujourd'hui, c'est le réalisateur Mauro Stefani qui met le poète et chroniqueur latin à contribution.

Merci, monsieur p...

Il a tiré « Grazie signore p... » de son oeuvre suggestive et qui reste toujours percutante. L'histoire, bien entendu, met un jouvenceau en toge aux prises avec des filles dignes de Praxitèle. Elles auront recours l'une et l'autre à lui pour se prouver bibliquement que la vie vaut d'être vécue. Ce qui prouve aussi que Pétrone reste intemporel? C'est que le film de Mauro Stefani joue, à la fois, sur le passé et sur l'actuel, puisqu'il se situe aussi de nos jours, comme le révèlent nos photos d'Antonella Stanti, à la plastique magnifique. Dans « Grazie signore p... », Evelyn Stewart (que l'on vit dans « Les Sorcières »), est sa blonde rivale et néanmoins amie.

Merci, monsieur p...

LA CONQUÊTE DE LA PLANETE DES SINGES

Un film de J. Lee Thompson
d'après une nouvelle originale
de Pierre Boulle
interpreté par:
Roddy McDowall
Ricardo Montalban
Don Murray
c'est une production APJAC
réalisée pour la 20th Century Fox

Le chimpanzé Caesar (Roddy McDowall) a voulu rompre l'oppression qui pèse sur ses frères. Les forces de l'ordre le lui feront durement payer.

UN FILM 20 TH CENTURY FOX

POURQUOI CE SINGE SUPPLICIE?

Nous sommes en 1990. Les hommes redoutent de voir les singes dominer le monde. Il faut donc les asservir, écraser ce risque qu'ils sont devenus pour l'humanité. Les populations simiesques sont traquées. Caesar (Roddy Mc Dowall), dont le père a été assassiné, veut organiser la révolte. Il incite ses compagnons à rafler toutes les armes et outils qui, le jour fixé, permettront à ses compagnons d'envahir victorieusement les rues de la cité. Mais Caesar est arrêté, torturé, lié à la chaise électrique. Parviendra-t-il à s'échapper? Il s'agit d'une fable, direz-vous. Un jour, le romancier Pierre Boulle décida de nous dire que les singes, apres tout, nous valaient bien. Son livre, « La Planète des Singes », fut un best-seller qu'épaula la présence superbe de Charlton Heston (et d'étonnants comparses miraculeusement grimés) à l'écran. Après le succès foudroyant de « La Planète des Singes » – film, vinrent, non moins appréciés du public: « Le Secret de la Planète des Singes », et « Les évadés de la Planète des Singes. ». – Aujourd'hui « La Conquête de la Planète des Singes » nous ramène dans l'étrange, la fascinante civilisation des primates. Nos ancêtres? Qui sait?

Mais les singes se révoltent: ils tentent de mettre à mal le gouverneur de l'Etat Breck (Don Murray).

Pierre Boulle a d'ailleurs dit, quand on lui a demandé l'origine de son livre « La Planète des Singes »: — Je me souviens avoir été frappé, lors d'une promenade dans un grand zoo, par les expressions quasi-humaines des gorilles. Là-dessus, je me suis mis à imaginer ce que pourraient être les relations spécifiques entre des humains et des singes. Je ne tenais pas à faire un ouvrage de science-fiction, quoi qu'on ait dit. Dans mon roman, les singes devaient être absolument « humains ».

De là, bien entendu, le danger qu'ils représentent, selon ce conteste, pour notre propre race, dans la mesure où ils connaissent, comme nous, l'expansion démographique. Mais, dans toute la série, ce sont les hommes qui triomphent des singes, devenus le symbole d'une société opprimée, aliénée par notre autoritarisme. J. Lee Thompson, réalisateur de « La Conquête de la Planète des Singes » — et dont les succès dès « Canons de Navarone » à « L'Or de McKenna » en passant par « Taras Boulba » ne se comptent plus — a d'ailleurs expliqué:

... EN 1990, CETTE QUESTION SE POSERA PEUT-ÊTRE POUR L'HUMANITÉ: LES HOMMES DOIVENT-ILS SE LAISSER ENVAHIR PAR LA RACE DES SINGES? QUESTION SYMBOLIQUE, SANS DOUTE, MAIS QUI NOUS DONNE À RÉFLECHIR.

— Mon film, malgré son côté Science-Fiction (les acteurs costumés en singes sont prodigieux et attirent les foules) est surtout moral. Il crée, comme une mise en garde envers ceux qui écrasent trop volontiers leurs voisins, la vision d'un univers qu'une dictature tend à anéantir. On assiste à l'emprise de la police sur une ville donnée. Le parallélisme entre l'action des forces de répression et le soulèvement des singes se traduit par un style visuel que

POUR OU CONTRE LES SINGES EN 1990?

C'est le déferlement des primates, auxquels Caesar a fourni des armes.

l'on pourrait qualifier de froidement cruel, dans le sens contemporain. Et une certaine atténuation des couleurs, par exemple, accentue le réalisme oppressant de la mise en scène.

Est-il utile de préciser que le maquillage des acteurs nécessite chaque jour des heures, et qu'il est souvent pour eux une torture? Roddy McDowall, bien qu'il soit fidèle à la suite des « Planètes » depuis leur début, ne s'y est jamais fait complètement. « Je vais au studio, quand le maquilleur John Chambers m'y attend, un peu comme j'irais à l'abattoir. Mais il se passe ceci: jouer, imaginer les sentiments d'un singe est quelque chose de si prenant, de si captivant pour un comédien, que j'oublie mon masque suppliciant dès que le réalisateur lance: «Moteur »! Alors, il me semble que, psychologiquement, je

Les hommes essayent d'avilir, de ridiculiser la race des singes.

Pour ou contre les singes? Ce sera la question 1990.

Les troupes dissidentes finissent par enchaîner le Gouverneur.

deviens vraiment un singe, et je trouve que cela est une expérience à ne pas manquer. Mettons une expérience à la fois humaine et... animale, qui prouve que l'homme et l'animal, au fond d'eux-mêmes, se rejoignent souvent ».

Que se passe-t-il plus particulièrement dans « La Conquête de la Planète des Singes »? Roddy McDowall, l'un des plus solides acteurs de Hollywood — il débuta à neuf ans dans « Qu'elle était verte ma Vallée », de John Ford, et n'a cessé de tourner depuis — nous le raconte:

— L'action nous projette dans le futur, dans une ville des U.S.A. régie par l'électronique. Vingt ans auparavant, les parents du jeune chimpanzé Caesar, que je campe, ont été tués par une civilisation qui redoutait de voir la montée de sa race. Elevé clandestinement dans un cirque par un certain Armando (Ricardo Montalban), Caesar, qui a l'âme d'un meneur, ne peut ignorer le sort de ses congénères, importés massivement d'Afrique et désormais voués aux travaux les plus sordides.

Un certain Breck (Don Murray), qui les redoute particulièrement, a mis en place un système de surveillance des plus efficaces à l'égard des singes. N'est-il pas le tout-puissant gouverneur de l'Etat? C'est en vain que son assistant McDonald (Hari Rhodes) fait tout, par contre, pour freiner certaines brutalités policières. Au cours d'une violente scène de rue, Caesar intervient auprès de deux policiers qui brutalisent un gorille. L'incident prend des proportions énormes. Breck et ses services de sécurité sentent, avec inquiétude et rage, que le mécontentement va grandissant dans les quartiers « singes ». Ils sont prêts à mater durement toute tentative de rebellions. Et ce sera la révolte, la guerre, Caesar traité en bouc émissaire. Le chimpanzé à l'esprit humain subit les pires sévices. Pourtant, aidé par McDonald, il parvient à dresser un plan d'action massive, en regroupant ses frères. Toutes les communications de la ville sont interrompues. Roddy McDowall-Caesar ajoute:

— Le quartier général de Breck est investi. Le gouverneur tué. Combattant avec le feu, de gigantesques troupes de singes affrontent les forces militaires humaines. J. Lee Thompson a tiré de ces séquences un affolant suspense. Qui des hommes ou des singes aura gain de cause? La fin du film le révèle, évidemment. Mais, jusqu'à cette fin, le spectateur subit toutes les affres et les surprises de cette confrontation où l'humain et l'animal donné d'intelligence se mesurent.

ALIDA VALLI

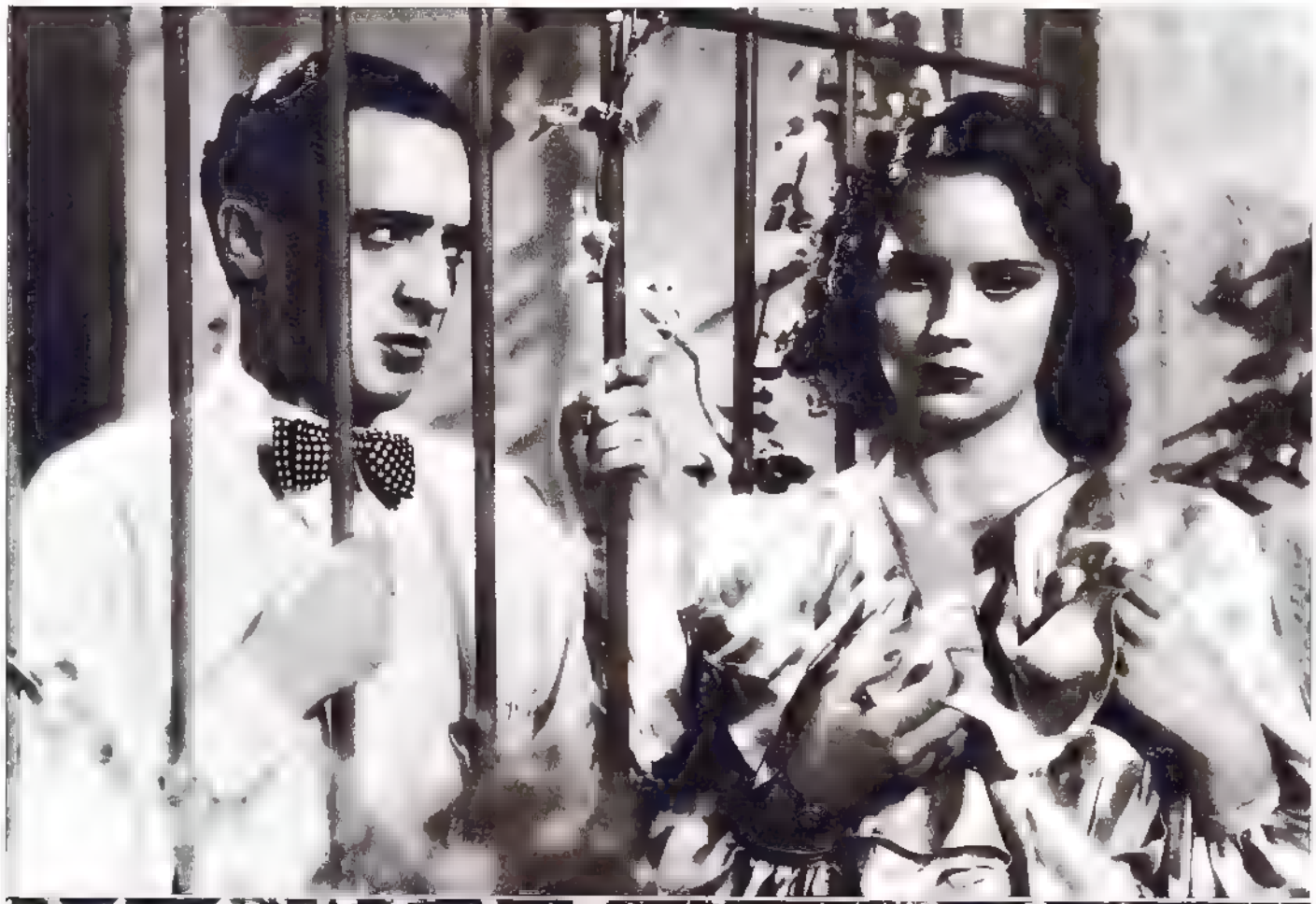
une grande dame mondiale...

A ses débuts, on surnomma Alida Valli « la Michèle Morgan italienne ». C'est qu'elles... avaient, avec la même jeune beauté, la même profondeur de jeu; le même talent pour exprimer les héroïnes modernes. Alida tourna de très nombreux films dans son pays, puis réussit une carrière sur le plan mondial en interprétant, à Londres, « Le Troisième Homme », de Carol Reed, où elle formait avec Orson Welles et Joseph Cotten un trio inoubliable et, en Amérique, « Le Procès Paradine » de Hitchcock.

Alida Valli a, dans ce suspense remarquable, un personnage qui devait être confié à Garbo elle-même. De retour en Italie, la Valli fut demandée par Visconti pour personnifier l'amoureuse de « Senso », qui est un chef-d'oeuvre: c'est cette image d'elle, romantique et somptueuse, que préfèrent les cinéphiles. Alida Valli, en France, aborda une carrière de composition avec « Ophélia » de Chabrol — ce qui indiquait sa sympathie qui ne s'est pas démentie pour la « nouvelle vague », puisqu'elle tourna peu après, chez nous, « Une si longue absence ». Aujourd'hui, devenue aussi grande actrice des planches, Alida continue d'être appréciée par les jeunes cinéastes d'avant-garde, dont Bertolucci, l'auteur du « Conformiste ». Elle est vraiment, sur deux plans, une grande dame mondiale.

Alida Valli, qui reste l'une des « premières » indiscutables du cinéma italien, s'est souvent consacrée à la scène ces dernières années. Ainsi, l'actrice du « Stratégie de l'Araignée » de Bertolucci, a joué en France, cet été, « Le Massacre de Paris ». C'était dans le cadre des représentations sous le sigle du T.N.P., à Villeurbanne. La pièce, mise en scène par Patrice Chereau, présente la lutte entre deux puissances politiques. D'un côté, le parti des aristocrates imbibés de doctrines anglo-saxones, de l'autre, la même caste, mais d'esprit espagnol. On y voit le mariage de Marguerite de Valois et d'Henri de Navarre, précédant la Saint-Barthélémy. On espère vivement applaudir Alida Valli à Paris, dans la même mise en scène, présentant un rapport avec la technique de cinéma. **G.L.H.**

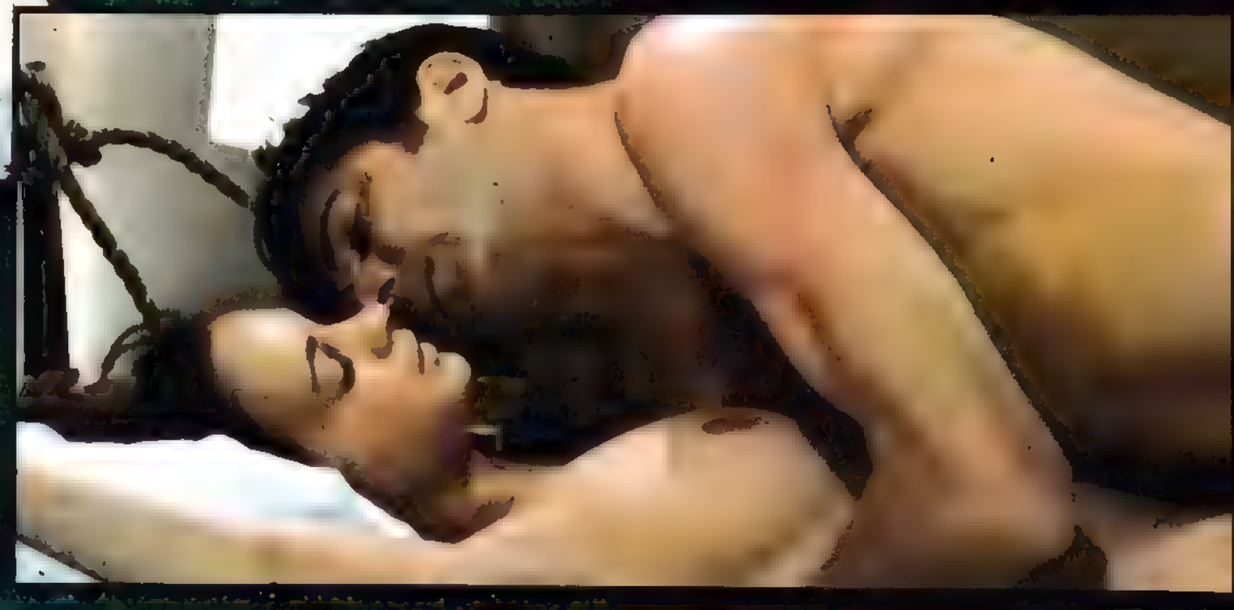
...du cinema et du théâtre



Mon corps? il sert le culte du nu

CINEMA
interview:

CHRISTINA LINDBERG



Christina a ce secret: faire honorer sa beauté comme un culte.

Christina Lindberg fit sensation à Cannes lorsqu'elle vint y présenter « Dog Days ». D'innombrables flashes mitraillèrent cette Suédoise à la beauté explosive, et qui offrait cette particularité étonnante: elle était supérieurement séduisante, « allurale », et ne semblait pas le savoir. Les journalistes en étaient éberlués. Certes, au cours de précédents festivals ils avaient eu l'occasion de photographier des filles fameuses par leur éclat, mais pas une ne leur avait donné cette impression de spontanéité, de simplicité rafraîchissante. Le secret de Christina Lindberg? Il est simple aussi. Fille de la libre Suède, elle en a les apanages principaux: une familiarité insigne avec la nature, et une horreur innée de la pose gratuite. Pour vous, nous l'avons interviewée, afin de savoir ce qu'elle pensait de la nudité.

Euro-Cinéma: *Considérez-vous la nudité à l'écran comme une chose exceptionnelle ou une nécessité conditionnée par notre époque?*

Christina: Je crois qu'il y a des nudités exceptionnelles. Certaines vedettes très sophistiquées ne gagneraient pas à ôter trop souvent le septième voile. Cela doit rester pour elle une spécialité. On a fait de Marlène Dietrich un symbole de l'érotisme, et ses jambes restent fameuses. Or, elle les montra très peu souvent. Au fond, elle n'était pas faite pour cela. Mais l'on savait que Marlène avait des jambes admirables, et cela suffisait à ceux qui l'admiraient sensuellement. Quant à savoir si la nudité, à l'écran, est désormais conditionnée par notre époque... je réponds oui. Que serait un cinéma qui ne suivrait pas l'actualité? Tout y serait faux!

E.-C.: *Naguère, les réalisateurs employaient ce que l'on appelle l'élipse; quand un duo amoureux risquait de s'attarder et de devenir inconvenant, ils passaient plus ou moins adroitement à une autre séquence. De nos jours, ils s'attardent, et révèlent bien souvent le pire...*

Christina: Pourquoi appelez-vous cela le pire? La vérité n'est jamais le pire d'une chose. La vérité est la vérité. C'est tout.

E.-C.: *Alors, pour vous, la vérité, c'est le nu?*

Christina: Je préfère le nu à une sophistication menteuse. L'érotisme, voyez-vous, se trouve bien souvent dans le vêtement. Toute la coquetterie érotique s'est basée sur des bas noirs, des échafaudages de boucles, des colliers, des jupons froufroutants. Ce genre de coquetterie ne me plaît guère. La seule coquetterie d'une femme vraie doit être la santé de sa peau. D'autre part, avouez qu'une femme qui capte un homme par ses atours est une menteuse, le plus souvent: au déballage, il peut se trouver en face d'une sorte de guenon. Quelle déception!

E.-C.: *D'après vos portraits, vous professez le culte de la beauté naturelle, eu effet. Vous n'avez jamais en envie d'être une femme-ectoplasme, comme certaines cover-girls?*

Christina: Il en existe peut-être de charmantes, pesant quarante kilos; mais ce n'est pas là mon goût. De toute façon, le monde a évolué dans ce sens: maintenant les filles peuvent être bien en chair sans déméríter. Autrefois, m'a-t-on dit, cel-

les qui dépassaient le tour de taille des Tanagra n'osaient même pas se montrer sur vos plages!

E.-C.: *Ces filles-là ont existé, en effet. En France plus que dans les pays nordiques, sans doute. Il y a eu, chez nous, une période où la mode régissait la beauté. Les femmes cédaient aux ukases des grands couturiers. Aujourd'hui, les couturiers copient les inflexions des silhouettes.*

Christina: J'ai remarqué en effet, dans les vitrines de vos magasins de nouveauté, que les filles grasses pouvaient s'habiller aussi joliment que les maigrichonnes.

E.-C.: *Lorsqu'un réalisateur vous demande de vous dévêtir, qu'éprouvez-vous?*

Christina: Oh, rien de sensationnnel! Chez nous, la jeunesse qui est sans complexe se baigne nue. Quelle histoire, chez les Latins, pour se montrer tel que le Créateur vous a fait! Comprenez que l'esprit de la Suède est au-dessus de ces détails: ce n'est pas parce qu'on s'y montre facilement dévêtu qu'on n'y a pas conscience de ses droits civiques. Aucun rapport. On a des pudeurs, mais pour autre chose.

E.-C.: *Pourtant vos films ne sont pas toujours, quant à ce qu'ils racontent, très édifiants. On vous y voit soumise à des cauchemars redoutables, à des tortures. Les dramaturges Ibsen et Strindberg n'ont rien inventé d'aussi cruel.*

Christina: Il existe deux façons de considérer mon pays. Il est celui des jeux aquatiques, de la jeunesse libre, exubérante, sexuellement libérée. Mais il est également la terre des légendes brumeuses, des fables symboliques, des divinités redoutables et inquiétantes. Hamlet est fils des brumes et du froid. Il vit en familiarité avec la mort. Une ambiance de drame obscurcit parfois notre mémoire historique. La jeunesse nordique lutte contre cela. Nous nous souhaitons délivrée de toute inquiétude ancestrale. Désormais, nous, les jeunes, on se veut libres et clairs. Mais, bien entendu, lorsqu'il s'agit de cinéma, il faut bien suivre les drames de la vie. Depuis les origines du septième art, les cinéastes de Suède ont une prédilection pour les actions fortes, pour un réalisme souvent forcené. Les premiers films suédois sont d'un sombre expressionisme et cela a peu changé, en effet, mise à part l'explosion des moeurs.

E.-C.: *Ce que vous dites là... n'est-ce pas avouer que le septième art noircit les choses?*

Christina: Je ne pense pas. Le cinéma ne peut pas mettre en scène des faits, des gens excessivement banaux. Les réalisateurs choisissent des histoires, des faits-divers saillants ou particuliers pour les exploiter dans les studios. Cela semble normal. Il en est de même des écrivains du style « série noire ». Tout le monde ne connaît pas des truands, tout le monde ne commet pas des hold-ups ou des crimes — heureusement. Mais beaucoup de gens qui n'en commettent pas se distraient à les voir commettre par d'autres, du moins au cinéma. C'est ainsi. Voyez comme les films de gangsters ou les westerns sanglants sont appréciés. Personnellement, je n'y peux rien.

E.-C.: *Ressemblez-vous à l'héroïne de « Smoke », film où vous êtes soumise à d'étranges rêves?*

Christina: Ces rêves sont destinées à dépeindre la libido du personnage. Le metteur en scène s'en tire fort bien. J'ai joué ces séquences sachant ce dont il s'agissait. C'est pourquoi je m'y suis décidée. Quant à mes propres rêves, il m'arrive d'en avoir d'étranges et de sensationnels, comme tout un chacun. Il se peut, au surplus, que mon visage et ma personne se prêtent à l'imagination des scénaristes: dans « Smoke » et « Dog Days », ils me jettent dans des situations délicates, je l'avoue; à moi de m'en sortir!

Reiko Ike

une jolie perle de l'orient est venue a Rome tourner pour la TOEI « une moderne biographie »

LA LUTTE DES GENERATIONS...

A pied ou à cheval, c'est l'éternelle nostalgie de l'Ouest, de l'évasion. Dans « L'Homme sans Frontière », western psychologique, Collings (Peter Fonda) et Harris (Warren Oates) ont cru trouver le paradis terrestre en Californie. Erreur: partout l'homme dresse ses pièges... Ici, des durs à cuire du western, vus à la manière idéaliste de Fonda jounior: qu'en pense son père?

On sait le succès obtenu, en Amérique et en Europe, par le film « Easy Rider », produit et interprété par Peter Fonda. Il s'agissait là d'une sorte d'évasion filmée, vécue par deux jeunes gens, loin de « l'establishment », où le hippisme et la drogue avaient leur rôle, et qui fut loin, dit-on, d'être approuvée par le célèbre père de Peter: Henry Fonda. Ce dernier, en effet, n'a pratiquement jamais tourné un film d'avant-garde, malgré l'extrême diversité de sa carrière éblouissante. On prétendit même qu'il jugea sévérement la production de son fils, et, en marge du succès de « Easy Rider », fit des professions de foi en faveur des westerns académiques, solidement basés sur des acteurs qui ont fait leur preuve et une

Comme Collings-Peter Fonda semble repentant, après sept ans d'absence, Hannah lui consent tout de même ses faveurs...

...Peter Fonda

marche-t-il sur les traces de son père?

mise en scène traditionnellement rigoureuse. Mais doit-on croire, automatiquement, à ce que racontent les gazettes?

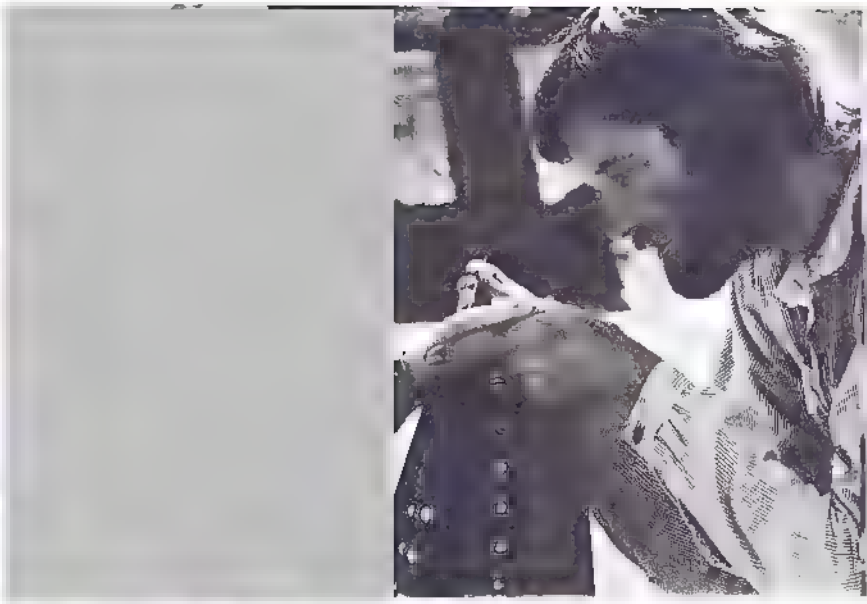
En tout cas, le fait est là: « Easy Rider » rendit Peter Fonda célèbre, et le voici en passe, tout comme sa soeur Jane, de conquérir le titre de numéro I mondial, — titre que garde leur père, en dépit des années. Après avoir produit « Easy Rider », Peter voulait faire un film tout seul — « son » film. Il y est parvenu et c'est «The Hired Hand» (« L'Homme sans Frontière »).

— J'ai mis à peu près un an, a-t-il déclaré, à trouver le sujet. Finalement, un scénario d'Alan Sharp me conquit, et je passai plusieurs mois avec William Hayward, mon producteur associé d'« Easy Rider », à travailler ce projet, pour que rien ne soit laissé de côté. Le tournage a eu lieu au Nouveau-Mexique.

— Y a-t-il un rapport entre le goût forcené de l'évasion, signifié dans « Easy Rider », et le sujet de « L'Homme sans Frontière? ».

— Oui, parce que Collings, que j'incarne, a rêvé de la Californie, de même que ses amis, comme d'un paradis terrestre. Un matin, il a rompu toutes les amarres pour y partir. Pourtant, Collings est clairvoyant: il a pris peu à peu conscience qu'il n'existe aucun endroit, sur terre, capable de satisfaire les forces mystérieuses qui l'ont obligé, sept ans plus tôt, à quitter sa femme et sa fille pour fuir à l'aventure. Un jour, il décide de rentrer chez lui, après maintes déceptions et dangers encourus, dont une confrontation, dans la petite ville de Del Norte,

Peter Fonda



Le père fugit, par moments, a regretté sa petite Janey (Megan Denver), qu'il a quittée... par idéal (ci-contre). C'est pour oublier la routine conjugale que Collings a fui dans l'Ouest. Saura-t-il se faire pardonner par son épouse Hannah, qui d'ailleurs l'a copieusement trompé (Verna Bloom)?

avec des individus particulièrement sinistres et sadiques. Il revient à la ferme avec son ami Harris (Warren Oates), et, là, espère mener une vie paisible, en renouant avec le passé. Mais sa femme, Hannah (Verna Bloom), a été trop profondément ulcérée par sa conduite pour lui pardonner: elle l'emploie ainsi que Harris comme simple journalier. Collings apprend d'ailleurs que Hannah lui a été à plusieurs reprises infidèle durant son absence. Pourtant, elle accepte de revenir à lui: ce qui provoquera un départ de Harris, qui se sent de trop et va retrouver la Californie. Un jour, un vagabond remet à Collings un petit paquet contenant un doigt de Harris, qui a été capturé par les hommes de Del Norte. Collings, dès cet instant, sait qu'il ira à son secours. Il n'échappera pas au destin qui en a décidé ainsi. Et, de nouveau, l'idéal entre dans sa vie, qu'il croyait définitivement à l'abri de toute imprudence.

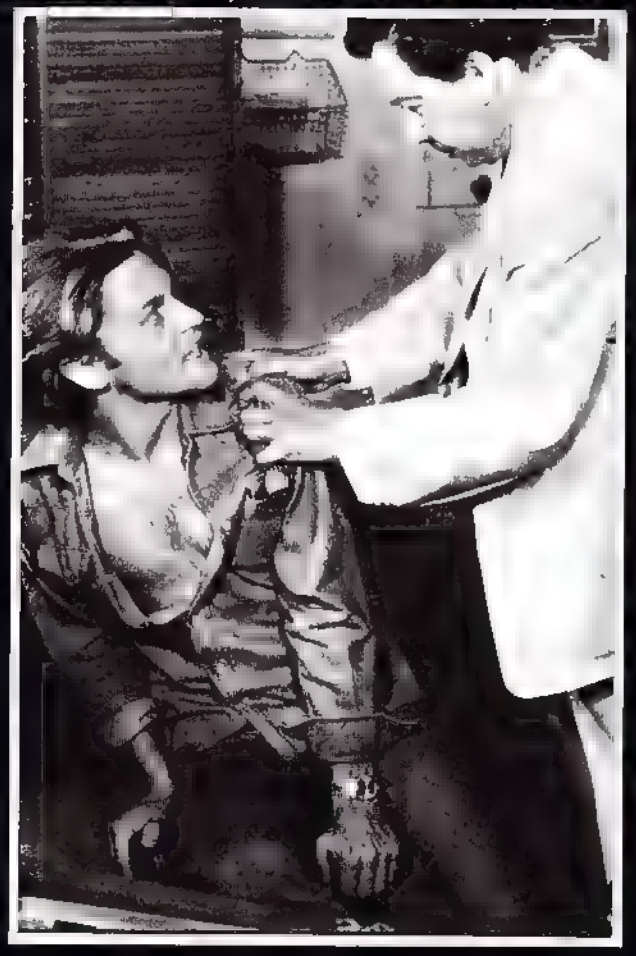
On le voit ici: ce sont des thèmes absolutistes qui séduisent Peter Fonda. L'homme, malgré un monde mauvais, où tout est imparfait, où règnent la duperrie et la cruauté, tente de sauver sa part d'idéal, dût-il déranger les notions admises. Quand Peter Fonda-Collings fuit le « pot-au-feu » quotidien, dans « L'Homme sans Frontière », c'est pour prêter l'oreille à une joie, à un honneur de vivre, que ne lui apportent plus les sentiers battus, une vie conjugale ingrate. Certes, son idéal de liberté sera mis à rude épreuve. Mais c'est un message essentiel que nous délivre le film. Peter Fonda le traduit par « Ose être toi-même ».

Avant « Easy Rider » et « L'Homme sans Frontière », Peter avait tourné plusieurs films, dont « Lilith », avec Jean Seberg, « Les Anges sauvages », et un sketch des « Histoires extraordinaires » d'Edgar Poe, signé Vadim, en compagnie de sa propre soeur Jane. Mais Peter cherchait à faire un cinéma « actif » qui l'engagerait tout entier, où il dirait ce qu'il a sur le coeur; un cinéma, pense-t-il, qui doit être au service de l'homme authentique. Le succès de « L'Homme sans Frontière », tout comme celui de « Easy Rider », provient de ceci: plus qu'un vague western, malgré ses qualités dynamiques, on y trouve les thèmes fondamentaux de l'évasion loin de sentiments préfabriqués. Jane et Peter Fonda sont semblables en ceci: ils veulent être des acteurs « dans le coup », et non des mannequins que l'on place devant une caméra.

Il n'en reste pas moins que le vétéran Henry Fonda, malgré lui peut-être, doit être fier de ses rejetons: Jane est maintenant l'une des meilleures actrices mondiales, et Peter, dans « L'Homme sans Frontière », se révèle malgré tout un cow-boy de classe, dont la composition n'a pas à rougir auprès de celles, du même style vestimentaire, que réussit son père fameux.

Les Voraces

Des demi-monstres à l'âme insondable



Avec « Un beau Monstre », Sergio Gobbi confirmait ce que Visconti nous avait révélé dans ses « Damnés » : Helmut Berger était un acteur de grande classe, sur lequel il fallait désormais compter. Un de ces acteurs, pas tout à fait comme les autres, qui ont une vibration secrète, un pouvoir d'impact mystérieux sur les foules. Aujourd'hui, « Les Voraces », que vient de terminer Gobbi également, nous apprend que Berger peut réussir dans le « suspense ». Car l'action des « Voraces », par sa graduation dans l'angoisse, ses prolongements psychologiques, est mieux qu'un thriller au premier degré. Sergio Gobbi est passé maître dans l'art de nous inquiéter, tout en nous faisant vivre de passionnantes aventures policières. Il sait, en suggérant le côté humain de leurs mobiles, donner une auréole à ses héros violents. On pourrait l'appeler un poète de l'action et du crime. Il y a un climat Gobbi comme il y a une atmosphère Chabrol, ou une « dimension » où seul règne Hitchock. Gobbi d'ailleurs n'imite personne, ni Hitchcok ni Chabrol. En suivant son chemin imperturbablement, il a fini par s'imposer au grand public, alternant un film violent avec des actions plus intérieures comme « Les Galets d'Etretat ».

Dans « Un beau Monstre », Helmut Berger avait Virna Lisi pour partenaire, Virna dont le charme est celui de l'Italienne du Nord. Dans « Les Voraces », c'est la non moins belle

Sergio Gobbi, Helmut Berger, Françoise Fabian, Paul Maurise une équipe heureuse.

Les Voraces

Helmut Berger et Françoise Fabian rivalisent de voracité passionnée

Françoise Fabian, à la grâce voluptueusement florentine, qui fait «team» avec lui. Une actrice qui travaille avec Sergio Gobbi sait, immanquablement, que son personnage aura quelque chose de marqué et de fatal. Le fait que Vahé Katcha ait écrit le scénario des « Voraces » ne peut qu'ajouter à cette évidence. (Gobbi a d'ailleurs collaboré à ce scénario). Mais de quoi s'agit-il dans ce film dont les personnages jouent un jeu intense et serré, un jeu de « voraces »? Gobbi nous l'apprend:

— Kosta, un jeune croupier du Casino de Cannes — Helmut Berger — qui travaille à la table de baccara, est obsédé par l'Argent. Une nuit, dans les jardins du casino, au moment de rentrer chez lui en moto, il aperçoit un industriel italien milliardaire — campé par Massimo Girotti — qui vient de gagner 70 millions anciens. Vous imaginez la tentation du croupier. Va-t-il tenter sa chance, au risque même de devenir criminel? Berger m'a paru l'acteur idéal pour donner la densité souhaitable au côté dostoïewskien de ce personnage...

En fait, la tentation est trop forte pour Kosta, dont l'esprit est enflammé par l'argent qui défile sans cesse sous ses yeux. Avec sa clé à molette, il assomme le richissime joueur, lui dérobe les liasses de billets, va fuir... Soudain, dans l'ombre, il découvre un témoin: une femme superbe, de grande classe, habituée précisément de la salle de jeu. Elle sait désormais quel homme il est; elle peut le perdre. Or, cette femme, Lara, incarnée par Françoise Fabian, était la passion cachée du milliardaire...

— Le croupier s'enfuit — reprend Sergio Gobbi — enterre l'argent volé et va rejoindre dans un bar son meilleur ami, croupier lui aussi — Christian Barbier, — afin de se créer un alibi. Puis il rentre chez lui sans rien avouer, bien entendu, à sa fiancée (Florence Lafuma). L'enquête sera confiée à un inspecteur d'une perspicacité redoutable, auquel Paul Meu-

Dans le nouveau film de Sergio Gobbi, Helmut Berger (Kosta) — l'interprète favori de Visconti, que nous reverrons dans le « Louis II de Bavière » de ce dernier — campe ici une sorte de héros dostoïewskien moderne. L'idée de l'argent le rend fou...

Il a une fiancée ravissante Florence Lafuma. Pourtant il rêve à des monceaux d'argent.

La beauté sculpturale de Françoise Fabian illumine « Les voraces » dans le rôle de Lara. Inquétante et voluptueuse, elle a exigé que Kosta (Helmut Berger) devienne son amant.

A quel fin? Sergio Gobbi nous fait decouvrir ce nouveau visage de Françoise. Elle campe une insatiable vorace.

Christian Barbier, bien connu à la radio, interprète avec talent un ami de Kosta-Helmut Berger, croupier comme lui.

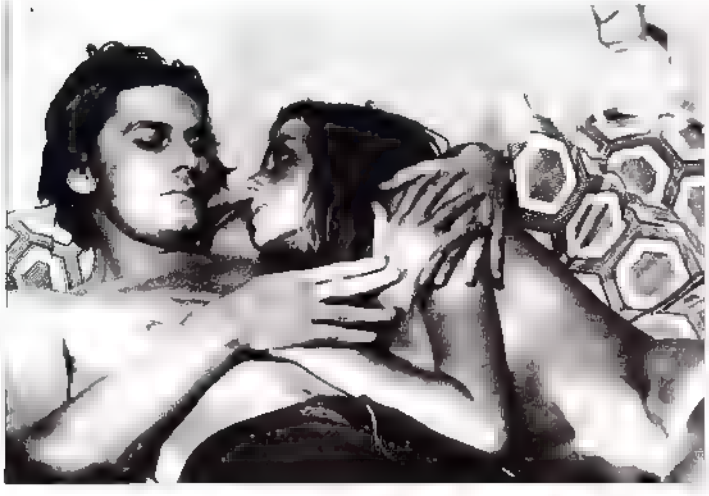
risse prête ses traits et son... flair pour sentir les personnages subtils. L'intelligence de Meurisse semble doubler la personnalité qu'ont déjà ses rôles. Son inspecteur Martino est d'une troublante vérité.

Revenons à Kosta-Berger. Ce dernier, le lendemain de son attaque de l'industriel italien, se décide à suivre Lara, la joueuse témoin de son acte, qui d'ailleurs lui a fait signe. Il y a déjà entre eux un lien mystérieux, une attraction plus forte, croit-il, que leur prudence mutuelle. Arrivé chez Lara, Kosta comprend vite que le but de la jeune femme n'est pas de le vendre à la police: elle se taira... s'il devient son amant. Mais ne nous fions pas à cette version idyllique de la réalité. Ce marché doit cacher quelque chose. Chez Sergio Gobbi, nous sommes toujours dans un univers inquiétant, où les chausses-trapes s'emboîtent l'une dans l'autre, où une menace maléfique pèse toujours sur les personnages.

— En réalité, nous dit-il, autour de Helmut Berger, un piège se resserrera: la femme, le policier et l'Italien richissime guéri formeront un triangle qu'il croit destiné à le perdre. Et puis, brusquement, les rôles changent. Lara-Françoise Fabian, prise au jeu de l'amour, veut sauver le jeune croupier. A l'insu de ce dernier, elle corrompra l'inspecteur Martino avec l'argent du vol, et décidera l'industriel à retirer sa plainte. Enfin, pour prouver à son jeune amant sa sincérité, pour lui démontrer combien elle est à lui, corps et âme, elle prétend supprimer l'Italien, au cours d'une promenade en mer: Kosta l'en empêche. Mais, désormais, ils sont quittes. Le jeune croupier croira qu'il peut reprendre sa vie et filer le parfait amour avec sa fiancée. C'est alors qu'il découvrira qu'il a été trahi (par qui exactement?) et que les « Voraces » sont toujours assis du même côté du tapis vert.

Françoise Fabian prête son voluptueux mystère à cette Lara imprudente, amoureuse, traîtresse, prête à être criminelle. Depuis, « Ma Nuit chez Maud » et « Raphaël ou le Débauché », on sait quelle ardente vérité elle sait glisser dans ses personnages. En contraste avec la vibration de Helmut Berger, son jeu fait merveille. Berger, lui, est la victime de l'acte qu'il a commis; il est coincé par le destin. Camper Kosta est bien dans sa note: il y met une sensibilité nerveuse qui n'exclut pas la violence. Et n'oublions pas que le jeune acteur autrichien est le héros du nouveau Visconti: « Louis II de Bavière », le roi fou, film qu'on attend avec impatience.

Avec « Les Voraces, », selon un scénario à haute-tension, Sergio Gobbi dépeint des aventuriers modernes, des individus quel leur voracité pousse à être des marginaux. Il les pousse à bout, lui, pour mieux révéler leur caractère. Mais ce qui est émouvant c'est que, chez ces demi-monstres, l'âme humaine continue de vibrer, comme une énigme insondable. **H. R.**



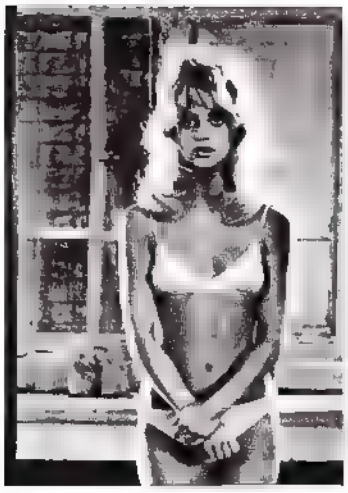
Ludwig

Un film de Luchino Visconti
avec Helmut Berger, Romy Schneider, Silvana Mangano,
Helmut Griem, Gert Froebe, Umberto Orsini,
Nora Ricci, Maurizio Bonuglia
Scénario Luchino Visconti et Enrico Medioli
Costume de Pietro Tos
Scénographie de Mario Chiari
Photographie de Nonnuzzi
Produit par Ugo Santalucia pour la Mega Film

La sortie, à Rome, de « Ludwig », la nouvelle oeuvre de Luchino Visconti, correspond au rétablissement du grand réalisateur: il s'était trouvé assez gravement indisposé alors qu'il

Ludwig

y mettait la dernière main. Après « Senso », « Le Guépard », « La Mort à Venise », c'est de nouveau une atmosphère luxueuse et trouble, dans le style rococo dont il est l'un des maîtres, que Visconti évoque Louis II de Bavière, le Roi fou. Ludwig, à qui les fées semblaient avoir tout donné à sa naissance — il était beau, intelligent, brillant — n'avait aucune disposition pour diriger son royaume d'une façon raisonnable. La politique n'était pas son fait. Très tôt, il avait été impressionné par le faste de Louis XIV, et il se plut à faire construire d'incroyables châteaux, où passait l'argent du peuple, pour égaler le Roi Soleil. Sa rencontre avec la musique de Wagner fut décisive. Il s'éprit littéralement du musicien génial de «Lohengrin», et l'installa à demeure à sa cour. Le fils de Maximilien II et de Maria de Hozenzollern, le cousin de « Sissi » (Romy Schneider), de plus en plus soumis à la folie des grandeurs, vit ensuite sa raison s'altérer. N'eût-il pas l'idée de faire construire une nouvelle chapelle Sixtine? Sa mégalomanie, avec le temps, ne fit que croître, tandis que l'humanité le décevait de plus en plus. Un jour, il disparut dans le lac d'une de somptueuses propriétés. Un suicide? Ou fut-il poussé à cette extrémité? De nombreux historiens ont tenté d'éclaircir le mistère. En vain. Ajoutons que Helmut Berger, en Louis II (dont il a l'éclat physique envoûtant) accomplit une nouvelle performance, après les « Damnés » du même Visconti.



Françoise Appel correspondante permanente à Hollywood de: PLAYCINEMA

L'amour est aveugle... mais "libres sont les papillons!..."

La révélation américaine de 1972· EDWARD ALBERT

Don Baker (Edward Albert), quoique aveugle et à peine âgé de 19 ans, a voulu vivre libre dans un atelier d'artiste, où il compose des chansons. Sa jolie voisine Jill (Goldie Hawn) s'intéresse bientôt à lui. Est-ce l'amour?

Jill encourage Don à se coiffer de façon à être « in ». Elle lui remémore un poème de Dickens, qui permettra au jeune aveugle de composer ce refrain: « Je savais, dès le jour que je t'ai rencontrée, que je t'aimerais... Tu m'as dit: "combien il t'était facile de m'oublier" — et que "libres sont les papillons..." et nous aussi... ».

« Libres sont les Papillons » est une charmante, pétillante et émouvante comédie de Léonard Gershe qui fit les beaux soirs de Broadway et, à Paris, un triomphe au Théâtre Montparnasse, avec les jeunes comédiens français Henri Déus et Martine Kelly. Son titre anglais : « Butterflies are Free ». Hollywood filme aujourd'hui cette comédie, et l'on donne déjà comme une révélation Edward Albert, 20 ans, qui a là le rôle d'un adolescent aveugle; mais pas un aveugle tout à fait comme les autres. « Libres sont les Papillons » est une pièce – et sera un film – d'un délicieux optimisme, très gaie malgré le drame qui se joue dans le coeur du héros, « handicapé physique ».

Don et Jill font des projets d'avenir. Le jeune homme s'est accordé quelques semaines pour prouver à sa mère — une femme qui l'adore, mais voudrait le garder sous sa tutelle — qu'il peut très bien vivre loin d'elle et subvenir à ses besoins, sans qu'elle soit toujours derrière son dos. Jill lui dit: « Tenez bon! ».

Edward Albert est le fils d'un acteur très connu: Eddie Albert, qui fit merveille dans maints films et à la télévision. Edward rêvait du rôle de « Libres sont les Papillons ». Mais il n'était pas le seul — on l'imagine! Il déclare: « Le décrocher ne fut pas simple. Sans doute étais-je relativement prêt: je joue de la guitare, comme le héros; et je chante. Toutefois, dans tous les shows télévisés où j'avais paru, je n'étais jamais en vedette ».
Quel est le sujet de ce film-pièce au titre si poétique? Don Baker, jeune aveugle de 19 ans, que sa mère (Eileen Eckart) traite toujours comme s'il en

Du haut de son lit, le jeune compositeur chante « Libres sont les papillons » — poétique motif du film de Milton Katselas, d'après la pièce de Leonard Gershe, qui obtint un vif succès à Paris.

Eileen Eckart incarne la mère de Don — qui prend assez mal la liaison de son fils avec va voisine. Elle se sent dépossédée. Parviendra-t-elle à le récupérer? Eileen Eckart, vedette d'une multitude de films et de pièces, fut nommée à l'Oscar pour « The Bad Seed ».

avait 11 — gentiment dominatrice, se voulant indispensable, exerçant sur lui une « influence étouffante » — a décidé de se séparer d'elle, malgré sa cécité, pour vivre dans un atelier où il se sentira plus libre. Mais la mère pense: « Essaye donc! Tu verras bien que tu ne peux te débrouiller loin de moi ». Or, dans l'appartement contigu de celui du jeune homme, vit une juvénile divorcée, elle aussi âgée de 19 ans, au caractère farbelu et peut-être superficiel: Goldie Hawn, l'actrice pleine de fantaisie de « Fleur de Cactus », l'interprète. Elle s'éprend de son voisin, admire les chansons qu'il compose — et se donne à lui. Là-dessus surgit la mère, et trouve son fils et la jeune femme dans le plus simple appareil. La ravissante voisine tente bien d'expliquer: « J'habite à côté. Je me suis arrêtée ici un instant pour demander à Ron... J'avais des ennuis avec la fermeture-éclair de ma blouse ».

Mais la mère n'est pas dupe; elle passe au crible l'appartement. Dans un tête-à-tête inquisiteur avec Jill-Goldie Hawn, ensuite, elle tentera de lui prouver qu'elle ne peut que faire le malheur de son fils si — étant donné le caractère bonhème et instable qu'elle lui suppose — Jill se rebelle. Mais Jill: « Peut-être voulez-vous croire qu'il peut simplement être heureux avec vous? Il n'y a jamais personne aussi aveugle que celle qui ne veut pas voir ».

Pourtant, les efforts de la mère abusive seront couronnés de succès. La jeune femme déménagera, pour aller vivre avec un certain Ralph Austin, directeur d'un vulgaire théâtre d'avant-garde. Mais peut-on arrêter l'explosion d'un amour? Jill retrouvera Don; elle reviendra repentante auprès de lui. Tout s'arrange dans le film comme dans la pièce résolument optimisme et rose, malgré le côté douloureux du cas qui y est exposé.

— Pour ce rôle, me dit le sympathique Edward Albert, j'ai passé de nombreuses journées parmi les aveugles, dans les écoles de Braille, dans des institutions. J'aime être sincère et j'ai tâché de faire comprendre leurs problèmes, leur désir qu'on ne s'intéresse pas à eux avec une exaspérante compassion, une simili-pitié qui les affecte. L'auteur Gershe a pris pour modèle un jeune aveugle: Harold Krents, plein d'humour, qui parvint à obtenir un diplôme à l'Université (difficile) de Harvard.

J'ai fait la connaissance du jeune acteur lors d'une partie où il se mélait, tout à fait décontracté, à une jeunesse « jet set » dorée. Le film venait à peine d'être terminé. Il a six pieds de taille. Sa simplicité contrastait avec les physionomies parfois snob qu'affichaient certains jeunes discutant de profondes philosophies. D'abord, il m'avait dit: « J'ai récemment tourné un rôle », comme s'il ignorait que son succès le mettrait d'emblée en lumière.

— Jusque-là, m'a-t-il précisé, je me suis surtout passionné pour la musique. Regardez (il me montra une guitare de « douze cordes » apportée avec lui, car sa réputation est déjà grande; il joue de la guitare, chante, sans ostentation). « On perçoit qu'il a besoin d'harmonie comme un poisson d'eau», me fit remarquer un de ses camarades, Jim Boyle (l'acteur de « Joe », de

La mère a démontré à Jill que, tôt ou tard, n'en pouvant plus d'épauler un aveugle, elle l'abandonnerait. Jill admet qu'il peut en être ainsi et, le coeur déchiré, fait croire à Don qu'elle ne l'aime plus. Elle ira rejoindre son ancien mari.

Jill partie, l'infirme se laisse aller à son désespoir. Il casse tout autour de lui. La mère a-t-elle obtenu gain de cause? Retournera-t-il chez elle? Dans ce film rose, cette séquence a une haute et émouvante intensité dramatique.

si « The Man »). Edward Albert, s'intéresse aussi à des dessins psychédéliques. « C'est un observateur double d'un poète », dit Jim Boyle.

Il vit dans la demeure familiale à Pacific Palisades, proche du Pacifique, et poursuit ses études à l'Université de Californie: diplôme de philo et d'art dramatique. Il m'explique:

— Je n'aimerais pas être prisonnier du cinéma. Comme ces gens avec qui je me suis rendu à une sneak-preview à Santa Barbara! Ils étaient tellement nerveux qu'ils en avaient l'appétit coupé! Je me jurai ce soir-là de ne pas leur ressembler. Il me faut des activités diverses... musicien, acteur, que sais-je... sans que je devienne l'esclave d'aucune.

Déjà, en Californie, on le considère comme l'égal des Ryan O'Neal et d'une poignée de jeunes bourrés de talent, nouvelle génération du cinéma américain ne se dissociant pas des problèmes de son époque, et ne craignant pas de donner son opinion, de militer pour la cause d'un monde « moins puritain ».

Le studio de « Libres sont les Papillons » a engagé Edward Albert pour un second film — adapté de la pièce française à grand succès: « 40 Carats ». « J'y serai, m'a-t-il dit, à pris d'une divorcée ayant la quarantaine. Voudra-t-elle l'épouser? Elle hésite beaucoup, d'abord... ». Edward adore son père Eddie Albert: « C'est un être si bon. Dans notre famille, il n'y eut jamais de fossé de séparation entre générations. Avec ma soeur, (18 ans) nos parents nous ont toujours conseillé d'essayer de nous comprendre les uns les autres, et de comprendre ceux que nous aimons. Et même ceux que nous n'aimons pas ».

Françoise Appel

En définitive, c'est l'amour qui triomphe. Jill reviendra repentante chez son voisin. Libre est l'amour... et libres restent les papillons!

DEATH LIVES! MORTS VIVANTS!

"TALES FROM THE CRYPT" CONTES DE LA CRYPTE

Sir Ralph Richardson un bien étrange habitant souterrains.

Un film de Freddie Francis
d'après un scénario
de Milton Subotsky
Interprètes principaux:
Joan Collins, Peter Cushing,
Roy Doctrice, Richard Greene,
Ian Hendry, Patrick Magee,
Barbara Murray, Nigel Patrick,
Robin Phillips, Sir Ralph Richardson
Maquillage de Roy Ashton
Photographie de Norman Warwick
Production Amicus
Réalisée en Cinérama

Joan Collins dans une scène à vous faire mourir de terreur.

A l'écran, les Démons d'Outre-Tombe mènent plus que jamais leur bacchanale. « Les Contes de la Crypte », basé sur des bandes dessinées de William M. Gaines, parues durant les années 50 dans la fameuse revue « Mad », terreur du public bourgeois dans les pays anglo-saxons, en est un nouveau témoignage. Ce suspense de terreur est à faire dresser les cheveux sur la tête. Quelque chose du génial créateur Gaines est d'ailleurs passé dans le film.

Son climat nous plonge dans un monde d'Outre-Tombe où se déroule d'étranges événements. Les régions souterraines que l'on croit volontiers vouées au néant total sont-elles, à notre insu, habitées par une vie mystérieuse, en rapport avec l'au delà? Existe-t-il des défunts capables de revenir sur terre, non d'une manière officielle — si l'on peut dire — mais sous la forme de morts vivants? « Tales from the Crypt » le suggérerait. Mais ce qui est plus inquiétant encore, n'est-ce pas que les zombies peuvent avoir d'étranges rapports avec certains d'entre nous? Dans le film de Freddie Francis, Joan Collins, qui fut surnommée « la Brune brûlante » à Hollywood, l'apprend à ses dépens. Les catacombes secrètes que nous foulons s'ouvrent pour certains malheureux qui, à leur tour, seront pris dans le ballet infernal. Sir Ralph Richardson est l'étrange ordonnateur de cette ronde tragique. Malheur à celui et à celle qui le suivent dans le dédale de la Mort: ils risquent fort de ne pas revenir parmi nous. L'expérience de l'au delà dérange le cerveau humain. C'est au cours de la nuit de Noël que Joan Collins aura affaire à Sir Ralph Richardson — dans ses séquences dont le dramatique suspense nous étreint, bien après que l'on ait vu le film.

« Terrifiant! » s'est écrié la critique américaine Judith Crist après avoir assisté à la projection des « Contes de la Crypte », où Milton Subotsky et Freddie Francis rivalisent d'inventions morbides pour nous stupéfier. Et Judith Crist ne passe pas pour un chroniqueur facilement conquis. Elle juge, en plus, abso-

lument excellente et homogène l'interprétation du film.

Il faut dire que presque tous les acteurs qui l'interprètent sont fameux. Richardson est un dieu de la scène et de l'écran anglais. Peter Cushing est un roi de la terreur, grâce aux nombreux « Frankenstein » et « Dracula » qu'il a interprétés. Richard Greene, Nigel Patrick, Ian Hendry, tout comme Joan Collins, ont fait, au cours de leur carrière, maintes créations passionnantes.

« Ce que signifie cette pléiade d'étoiles dans mon film? » dit Freddie Francis. Que le fantastique a désormais droit à d'importants budjets et à la meilleure interprétation. Il retrouve ses lettres de noblesse comme durant la meilleure période de l'écran démoniaque, où Fritz Lang, Robert Wiene, James Whale réalisaient des chefs-d'oeuvre, en croyant farouchement que le cinéma et l'extraordinaire ne font qu'un — bien souvent ».

« Les Contes de la Crypte » ont coûté 400.000 dollars, certes, mais ils en ont déjà rapporté 1.500.000. Aussitôt, dans la même ligne, on a réalisé: « Asylum », avec Britt Ekland, Herbert Lom, Barbara Parkins, Charlotte Rampling, Richard Todd: autre distribution éblouissante et de grande classe. On prévoit d'ailleurs une suite aux « Contes » filmés, qui serait intitulée, comme il se doit: « Le Sépulcre de l'horreur ».

On comprendra que l'équipe de Milton Subotsky se frotte les mains. Ce dernier a compris, lui, que le public anglais aimait trembler, tout comme les spectateurs italiens, allemands ou français d'ailleurs, mais qu'il voulait le faire à des spectacles d'une vraie qualité, d'une « horreur » valable, en somme.

— Le thriller de terreur de qualité, dit Subotsky, c'est peut-être l'oeuf de Christophe Colomb. Qui sait?

(Les légendes ne peuvent pas être traduites: ce sont des photos prises dans le célèbre hebdomadaire d'horreur « Mad », qui a maintes fois fait scandale et a eu maille à partir avec la Censure Britannique).

FLORINDA
BOLKAN
PLUS AMOUREUSE QUE VAMP

LES RÊVES SENSUELS DE FLORINDA BOLKAN

ou les Aventures d'un "Lézard à peau de Femme"

Une interview exclusive de notre correspondant permanent en Espagne: JAVIER DURAN

Florinda Bolkan, le sex-symbol du Brésil, de la femme émancipée d'aujourd'hui, est devenue le plus sûr joyau de la constellation des stars italiennes. Désormais, les meilleurs acteurs la veulent pour partenaire: Terence Stamp, Gian-Maria Volonté, Tony Musante, Helmut Berger, Jean Sorel et, tout récemment, Omar Sharif (« Le Droit d'aimer »). Ajoutons que Florinda Bolkan est « le rêve passionnel » de Ryan O'Neal. Quel apanage!

— Tout le monde pense à ma vie amoureuse, m'a dit Florinda avec un sourire de sphinx. Tout le monde en parle, mais, dans ce que l'on raconte, fort peu de chose est véridique. Je suis très romantique et heureuse, quand cela est possible, de tourner des films romantiques. Je laisse parler les échotiers. De toute façon, cette popularité m'apporte du travail.

Florinda est, en Espagne, la tête d'affiche d'un film au titre singulier: « Un Lézard à peau de Femme », où, sous la direction de Lucio Fulci, elle fait deux victimes par son charme: Jean Sorel et Stanley Baker.

— Comment serait l'homme que vous aimeriez vraiment? ai-je demandé à Florinda.

— J'aime, par exemple, la beauté de mon bon ami Helmut Berger, avec qui j'ai tourné « Les Damnés » de Visconti. Mais j'apprécie surtout les hommes qui ressemblent au héros de mon enfance: Gregory Peck, Gary Cooper, Burt Lancaster. Avec Helmut, rien n'existe entre nous qu'amitié et admiration.

— Que se passe-t-il pour cette femme qui est un « lézard », ou vice versa?

— Des rêves l'inquiètent. Un cauchemar répété la tourmente, la terrorise jusqu'à l'obliger à consulter un psychiatre. Oui, Carol Hammond (c'est mon nom de scénario) voit toujours, dans son sommeil, une sorte de complication dramatique de sa vie. Elle en vient même à rêver qu'elle assassine sa voisine, une certaine Julia Durer, elle qui est cependant l'épouse d'un avocat sensible et intelligent (Jean Sorel), — père d'une fille d'un premier mariage, Joan. Mais l'horrible circonstance rêvée par Carol se révèle une réalité: Julia est tuée dans son appartement de la même façon que dans l'imagination de la jeune femme. Carol ne sait plus que penser. Elle s'affole. De plus, on a trouvé des objets qui lui appartiennent chez la victime: un manteau de peau, un stylet plein de sang, une écharpe vaporeuse. Toutes preuves qui accablent Carol, que la police arrête. Mais le père de celle-ci, Edmund, décide d'intervenir, en accusant son gendre, Frank, du crime. Une forte caution permettra la liberté provisoire de Carol, qui ira vivre avec son père. Là, elle reçoit la visite d'un hippy qui lui donne rendez-vous dans une cathédrale abandonnée, et, là, sera prise dans un piège: on veut l'assassiner à son tour! Terrorisée et blessée, elle fuit... Sur ces entrefaites, on découvre une nouvelle morte: Joan. On arrête le hippy. Le père de Carol (est-il coupable?) se suicide alors en laissant une lettre... Tout porterait à croire qu'il a voulu en finir parce qu'il est criminel. Mais l'inspecteur Corvin n'est pas convaincu du tout.

— Peut-on connaître la clé de l'énigme?

— Vous savez, m'a dit Florinda en accentuant son air énigmatique, il n'est pas d'usage qu'une vedette connaisse les clés du sujet à coup de théâtre qu'elle interprète. Ainsi, son jeu est plus réaliste; elle est adavantage « dans le coup ». Mais l'on apprend que Carol connaissait bien sa voisine Julia, et que celle-ci lui administrait des drogues pour détruire le côté « bourgeois » qu'elle désapprouvait en elle. Etrange, n'est-ce pas? Je vous laisse libre de penser, d'ailleurs, que Carol prétend tout cela et qu'en fait elle a vraiment assassiné elle-même Julia, tout en feignant de consulter un psychiatre pour prouver son instabillité mentale. Quant à son père, à ce moment-là, il se serait supprimé dans un mouvement d'horreur à se savoir une fille capable du pire, — de se révéler un monstre.

— Florinda, aimez-vous jouer les personnages monstrueux?

— Pourquoi pas, s'ils restent vraisemblables et, par certains côtés, humains? J'apprécie surtout les rôles qui ont un rayonnement intérieur — qu'il vienne du ciel ou de l'enfer. Je plains, comment dire? ceux qui naissent victimes d'une fatalité et qui, dans la vie, se voient conduits à faire des actions répréhensibles parce qu'ils ont poussé sous cette mauvaise étoile. Carol Hammond fait partie de cette catégorie d'êtres...

— Vous en dites trop! Alors, c'est elle la coupable du meurtre de sa voisine? Avouez...

— Vous n'en saurez rien! Carol a ce charme poétique, un peu trouble peut-être, que je suis heureuse de retrouver dans les femmes que je joue. Ce sont des malheureuses que le grand amour n'a jamais éclairées, des victimes d'une solitude qui ne peut se démentir.

— Avez-vous été heureuse de tourner « Le Droit d'aimer » avec Omar Sharif, sous la direction d'Eric le Hung.

— Bien sûr. Là, c'est d'amour, d'amour bouleversant qu'il s'agit; celui qu'il est donné à peu de gens d'éprouver d'une façon aussi totale. Omar avait voulu tourner ce film *intérieur*, qui le change des superproductions dont il fut le héros. C'est le luxe d'un grand acteur, et d'un homme authentique, que de s'offrir parfois le privilège et le plaisir de camper un personnage comme il les aime.

— Peut-on dire de vous, Florinda, que vous êtes une vamp?

— Cela ne signifie plus grand'chose à notre époque. Ce vocable a fait long feu. Mettons que je sois une vamp qui ne se laisse pas prendre à son jeu!

Jean Sorel, l'avocat de « Un Lézard à peau de Femme », se rend compte que son épouse (Florinda Bolkan) a une attitude de plus en plus étrange... Elle rêve que sa voisine a été assassinée; d'horribles cauchemars traversent son sommeil. Elle consulte un psychiatre (Georges Rigaud). Un jour l'imagination de Florinda (peut-être criminelle de scénario) va jusqu'aux songes érotiques les plus insolites: ainsi elle voit ce couple, dans la dernière intimité, se rejoignant dans un couloir du train.

SPÉCIAL NOËL

DANS NUMÉRO PROCHAIN
NUMÉRO SPECIAL NOËL

B B
une
Don Juane
vu par
Roger Vadim

BARBE BLEU
BURTON
et ses femmes

La « LOREN »
san voile

BRONSON
bourreau
des coeurs

UNIQUE EN FRANCE • UN NUMERO QUI VOUS EN METTRA PLEIN LA VUE